

Discours du Professeur Henri JAHIER

Prononcé en Juillet 1952

Mesdames, Messieurs, Mes chers enfants

En prenant la parole devant vous ce soir, je ne veux pas vous cacher mon émotion très grande, très profonde, très douce. J'ai en effet la certitude d'être à cette place comme l'emblème d'une double fidélité à cette maison. Fidélité familiale d'abord. En 1877 - ceci, pour vous, mes chers enfants, se perd dans les temps historiques - un jeune homme, vêtu encore de la tenue de charpentier qu'il avait portée jusque là, franchissait, pour la première fois le seuil du Collège de Blida, où il venait d'être affecté comme maître de classe élémentaire. Cet homme était Auguste JAHIER, mon père ; il devait pendant quarante huit ans, donner à ses élèves le meilleur de son âme, de son intelligence, de son cœur. A l'heure de la retraite, il obtint que sa classe soit attribuée à l'aînée de ses huit enfants qui l'occupa elle-même pendant vingt-deux ans. Puis-je qualifier autrement que du mot si simple et si noble de "fidélité", ce bail de soixante-dix ans tenu par les miens ?

L'autre est celle que symbolise pour vous le Président de l'Amicale des Anciens Elèves du Collège et du Lycée DUVEYRIER de Blida, image de la ferveur des générations qui se sont succédées sur les bancs de ses classes.

Je suis sûr que c'est à cette double signification qu'a pensé Monsieur le Recteur de l'Académie d'Alger en me désignant à cette présidence : qu'il en soit publiquement remercié.

Mes chers enfants, votre Maître, Monsieur SIMERAY, dans son discours d'usage, a étudié avec la précision érudite de l'historien qu'il est, ce qu'ont été les méthodes successives d'enseignement de la jeunesse. Il a choisi, pour illustrer son propos, l'éducation des Grecs et celle des Pères Jésuites. Il a réussi ensuite à nous montrer comment et ce que l'enseignement actuel a emprunté à ses devanciers.

Je ne me hasarderai pas à le suivre dans les sentiers de l'Histoire, mais bien plus prosaïquement, et ce sera alors une histoire bien douce à mon cœur, je me propose de vous dire ce qu'était l'enseignement au Collège de Blida entre 1905 et 1916, pendant les

années qui m'ont conduit de la classe des tout petits à celle de Mathématiques Élémentaires.

Beaucoup de ceux de cette époque ne sont plus, mais votre tenue, lors de l'appel des Morts, m'a montré à l'évidence que, selon la parole du grand universitaire Edouard HERRIOT, **“le vrai tombeau des Morts est le cœur des Vivants”** ; nous communierons dans leur souvenir.

Le vestibule de notre Collège n'a changé depuis cette époque que par ses murs chargés de marbres sur lesquels les deux guerres ont inscrit les noms de leurs victimes, noms familiers à nos oreilles, noms de maîtres et de camarades morts pour que vive la France.

Plus loin, le tambour réglementaire a disparu, remplacé par une anonyme et froide sonnerie, lui qui animait les heures de la journée de ses roulements, lui dont nous interprétions toutes les nuances.

Matériellement et symboliquement, la Cour d'Honneur n'a guère changé ; ses magnolias offrent toujours leurs cassolettes d'albâtre; les néfliers, convoitises des pensionnaires, ont disparu; le jasmin de l'arceau d'entrée est remplacé par un très beau jagaranda que, le printemps revêt chaque année de son académique parure. Beaucoup de nouveaux bâtiments sont venus s'ajouter aux anciens, de somptueux dortoirs dominent les galeries, mais les salles de classe, les nouvelles comme les anciennes, ont toujours leur odeur familière d'encre fraîche et de poussière de craie. Et tout cela, tellement près de nous, qu'au détour d'un couloir, derrière les piliers, nous ne serions pas surpris de voir apparaître telle silhouette d'un vieux maître, tel groupe des enfants que nous avons été.

Aussi bien, l'assistance réunie pour la Distribution des Prix est-elle encore la même : mamans fières de leurs petits, papas émus en pensant aux avenir qui vont s'ouvrir demain, camarades prêts à acclamer le prix de fondation ou la mention au baccalauréat. Et puis, comme fond sonore, la célèbre musique du 1^{er} Tirailleurs que nous avons vu partir le 2 août 1914 pour les champs de bataille de Belgique d'où n'est revenue que son âme.

Mes chers enfants, je n'oublie pas que je vous ai promis de vous dire ce que les hommes de mon âge savent avoir appris dans ces classes, dans ces cours, sous ces galeries. Pour nous rapprocher des Grecs, sachez d'abord que l'Education Physique fleurissait déjà dans votre Collège et que son culte naissant avait fait créer ici même le Club Doyen d'Algérie, celui dont la jeunesse non pas verte mais orangée vient cette année encore de rapporter les trophées du stade à son berceau : le ballon rond y faisait ses premières échapp-

pées, la bicyclette animait les routes pendant que, sous la conduite d'un professeur de dessin aux yeux pleins de rêve, les Amis des Arbres, allaient, jeudis et dimanches, garnir la montagne de branches qui sont maintenant pour nous autant d'arbres du souvenir.

Fête de l'Arbre, où es-tu? Où le plus petit pensionnaire, BURE Marcel, de Vauban, 7 ans, ami deux fois cher à mon cœur, plantait crânement la verte baguette qui ombrage majestueusement aujourd'hui la première cour.

Parallèlement à ces préoccupations sportives, nous avons appris aussi le contenu des programmes d'enseignement, et le Collège de Blida était avantageusement connu pour ses succès aux examens. Comme vous le faites, nous nous sommes assimilé les rigueurs du calcul mathématique, la beauté des langues anciennes et modernes, les curiosités des Sciences Naturelles. Nous avons empli nos mémoires et nos esprits de la splendeur unique de notre langue, si douce à nos oreilles bercées des rythmes classiques, si riche à nos imaginations charmées des trouvailles romantiques. De tout cela, que nous reste-t-il ? Les forts en thème et les matheux de l'époque ont pu évaluer auprès de leurs enfants ce qu'il en reste encore après trente ans et pourtant, s'il est vrai, et je le crois, que la Culture véritable de l'homme est ce qui lui reste après qu'il a tout oublié, le Collège de Blida a fait, à mon sens, un grand nombre de citoyens hautement cultivés.

Mais je vous dois de dire que ce que nous avons appris de plus précieux encore, ce n'est pas dans les livres scolaires que nous l'avons trouvé; c'est dans la vie de tous les jours, dans les contacts de tous les instants que nous avons, sans nous en rendre compte, enrichi nos âmes d'enfants qui devaient devenir des hommes. Nos Maîtres nous ont inspiré le respect du savoir, et je pense que c'est une qualité des plus hautes que de pouvoir, sa vie durant, reconnaître cette supériorité à quiconque a peiné pour s'instruire. En le faisant, et de cela les élèves ne sont conscients que plus tard, ils ont réalisé plus encore: ils nous ont donné les révélations nécessaires à la vie: pour un jeune enfant, voir s'ordonner les mots et les phrases, puis, comme un miracle, en naître des images, des rythmes, des symboles, voir s'échafauder le raisonnement mathématique, dur dans sa rigueur, ferme dans son dessein, indiscutable dans ses conclusions, n'est-ce pas rencontrer pour la première fois l'Eblouis-

sement que donne le Beau, la Certitude que donne le Vrai. Mieux encore, conduire cet enfant à sentir qu'une poésie peut être aussi harmonieuse qu'une belle musique et valoir par cela, qu'une solution géométrique peut être aussi élégante qu'un dessin de primitif, n'est-ce pas l'élever jusque sur le plan de la Beauté Eternelle, Universelle, Unanime, et ces exaltations ne marquent-elles pas l'homme pour toujours ?

De nos maîtres, nous avons appris aussi, à leur contact, ce que peut être la conscience dans le travail de tous les jours, et combien il peut y avoir de grandeur dans leur attitude parfois sévère qui cache toujours tant de compréhensive bonté. Ne fut-elle pas héroïque la fin de notre professeur de Mathématiques, torturé par la tumeur qui devait l'emporter peu après et qui n'avait pas voulu prendre de congé avant l'examen: son allure spectrale, ses mains diaphanes devant le tableau noir, sa voix éteinte, n'ont-elles pas été pour nous le symbole le plus pur du devoir professionnel ? Quel mot employer pour celui qui souriait aux autres enfants, vivants, eux, au lendemain de la perte de l'un d'entre nous, son fils? Et même, à travers nos remords, pouvons-nous voir autre chose qu'indulgence sereine dans l'attitude sous les outrages du malheureux chahuté, lui si savant, si bon. A sa mémoire, la voix chaude de Raoul DUPRAT s'élève chaque année pour nous affirmer que, du haut du paradis des braves gens, des êtres purs, il a pardonné aux sales gosses que nous étions parfois, et dans les bras desquels il est revenu mourir par une nuit d'hiver. De quelle valeur d'exemple était pour nous la vie des petits pions de l'époque. dont certains sont devenus d'éminents universitaires, pauvres d'argent, mais riches de légitime ambition, et qui ne pouvaient vraiment travailler que lorsque le Collège tout entier dormait enfin.

Voilà, mes chers enfants, ce que nos Maîtres nous ont appris et voilà pourquoi les papas tiennent tant à ce que les élèves respectent et aiment leurs maîtres à l'égal de leurs parents.

En couronnement de nos acquisitions, c'est dans la vie de ces communautés bouillonnantes que sont une classe, une étude, une cour de récréation, que nous avons appris les uns des autres la vie sociale. Nous avons d'abord été conduits à nous supporter car, après les querelles du début de l'année, le plus individualiste n'avait pas tardé à apprendre à vivre dans cette Société des Enfants dont il est de bon ton,

pour certains, de dire actuellement tant de mal. C'est en effet devenu de mode, après avoir fait de l'enfant un petit ange d'innocence, de douceur et de bonté, de voir en lui un psychopathe pervers de nature. Je ne crois pas être aveuglé par mes sentiments, je crois pouvoir apporter à cette question la rigueur scientifique et la sérénité ; je suis sûr que, ni ange ni bête, l'enfant, sur ses apports héréditaires, édifie ce que la Nourriture, au sens le plus large du mot, lui apporte, lui imprime. Et cette Nourriture, cette influence prépondérante à l'âge scolaire, du Milieu extérieur, j'en veux apporter témoignage aujourd'hui, était, au Collège de Blida, de qualité exceptionnelle. J'ai vu de mes yeux, pendant des années de misère, des classes entières jouer à des jeux de cavalerie pour qu'un petit enfant qui marchait à peine puisse s'amuser comme les autres. J'ai vu Jean AMMELOOT, Georges COMBREDT, Georges BONELLO prêter la force de leurs reins et de leurs belles jambes à celui qui vous parle: ils ont ainsi transformé en mon âme une amertume possible en une absolue et définitive confiance en la bonté des enfants s'ils sont compris et aimés.

Ainsi, les uns par les autres, nous avons appris à nous tolérer, puis à nous aimer, à nous aimer tous, sans aucune de ces distinctions néfastes que des êtres malfaisants apportent et apprennent parfois aux enfants.

Il n'est que de voir, et ce sera une des plus pures fiertés de ma vie, il n'est que de voir, trente ou quarante ans plus tard ce que sont restés, les uns pour les autres, les élèves de ce Collège, pour comprendre que tout au long des années, les amitiés d'enfance, parce que les plus désintéressées, les plus riches de communes évocations, restent les plus belles, les plus pures.

Mes chers enfants, regardez tous les jours, bien en face, vivre vos maîtres. Ils sont dignes des nôtres.

Emplissez ensemble vos poitrines de l'air de nos stades, de nos cours, de nos classes, pour bien fixer en vos âmes, et ce sont des biens encore plus précieux sur notre terre d'Algérie, le Respect du Savoir, le Sens du Devoir accompli et celui de l'Égalité entre les enfants.

Vous aurez ainsi acquis, et avec mon dernier mot, ce sera mon souhait fervent, la notion réfléchie de la Fraternité Humaine et le Collège aura été vraiment ce qui a réuni les Hommes.

Henri JAHIER